

Culture > Art > En pleine lumière

SOULAGES

# EN PLEINE LUMIÈRE

Le 07 avril 2014 | Mise à jour le 07 avril 2014  
INTERVIEW ANNE-CÉCILE BEAUDOIN



Devant l'outrevoir avec un de ses outils favoris.

© Virginie Clavières

**Le plus célèbre peintre français a pour la première fois accepté qu'on lui consacre un musée. A Ro-dez, sa ville natale.**

**Paris Match. Il paraît que, enfant, vous ai-miez déjà le noir.**

**Pierre Soulages.** Une vieille cousine, au-jour'd'hui disparue, a raconté à Pierre Encre-vé [l'auteur de son catalogue raisonné] que je délaissais les couleurs pour barbouiller ma feuille avec de l'encre noire. Quand on m'a demandé ce que j'étais en train de représenter, j'ai répondu : "De la neige !"

**Passiez-vous déjà votre temps à dessiner ?**

Oui. Mais, pour ma mère, ces dessins ne représentaient rien. Je n'ai d'ailleurs jamais retrouvé de dessins de mon enfance. Il me reste juste des souvenirs de la famille : l'anecdote de la neige et celle de mon évasion de l'école quand j'étais petit.

### **Racontez-nous.**

J'avais été puni, je ne sais plus pourquoi. Agenouillé sur une règle, j'entendais mes cama-rades s'amuser dans la cour. Alors je me suis levé et j'ai foutu le camp. Mon père était ravi : il trouvait que c'était un acte de courage et d'indépendance.

### **Que faisait-il ?**

Il était carrossier. Il construisait des voitures à chevaux dans une petite entreprise artisanale. Il est décédé d'un cancer du pancréas quand j'avais 5 ans. J'ai été élevé par deux femmes, ma mère et ma sœur. Elles m'ont laissé libre. Ma mère avait entièrement confiance en moi. Ma sœur, qui était mon aînée de quinze ans, m'admirait.

---

## **“AUX BEAUX-ARTS, J'AI ÉTÉ HORRIFIÉ. TOUT ÉTAIT TELLEMENT ACADÉMIQUE!”**

---

### **Votre mère vous imaginait pourtant faire des études de médecine.**

Oui, mais, quand j'ai eu mon bac, j'ai annoncé à ma famille ma volonté d'être professeur de dessin. Ma mère et ma sœur n'ont pas réussi à m'en dissuader. J'ai quitté Rodez pour Paris, où j'ai été admis aux Beaux-Arts. J'ai été horrifié. Tout y était tellement académique ! C'était sans rapport avec tout ce que j'aimais depuis longtemps, ni avec ce que je venais de voir à Paris : une exposition de Cézanne et une de Picasso. J'ai aussitôt pris le train pour Rodez et je suis rentré chez moi. Mobilisé l'année suivante, puis démobilisé, j'ai finalement intégré les beaux-arts de Montpellier en 1941.

### **C'est là que vous rencontrez Colette, votre future femme.**

Colette partage ma vie depuis soixante-douze ans. Elle a tout abandonné pour moi, même la peinture. Quand je l'ai rencontrée, elle était si petite, si fragile, elle avait un air de chevreau... A la sortie d'un cours, elle se disputait avec trois garçons qui lui disaient : "Picasso, c'est de la peinture de métèque." Furieuse, elle leur répondait : "Mais vous êtes fous, vous ne savez pas voir !" Je suis alors intervenu : "Ne faites pas de prosélytisme. Vous n'avez rien de com-mun avec ces gens-là, vous perdez votre temps. Je vais au musée Fabre. Vous venez ?" Nous partagions les mêmes opinions devant la peinture. Nous nous sommes tout de suite trouvés ! Pour nous, l'art n'est pas l'illusion mais la présence.

### **Vous vous mariez en 1942, lorsque la zone sud est occupée.**

La guerre était une tragédie, une histoire dont on connaît la fin dès le début... J'avais falsifié mes papiers pour échapper au service du travail obligatoire en Allemagne. J'ai alors travaillé comme régisseur d'une propriété viticole. J'avais pour voisin Joseph Delteil, l'écrivain surréa-liste. Il m'a demandé de lui montrer ce que je peignais. Il a dit : "Le blanc, le noir ! Vous pre-nez la peinture par les cornes, c'est-à-dire par la magie !" Après la guerre, je suis parti avec Colette, à l'aventure, pour Paris. Nous habitons un deux-pièces à Courbevoie et n'avions pas un sou. Mais on avait un avantage : le père de ma femme nous envoyait un baril de 30 litres de vin tous les mois, et, ma mère, des tickets de pain. On faisait des grosses crêpes avec et nous échangeons le vin avec le boucher. Nous survivions. Moi qui suis nul en maths, j'ai même donné des leçons en remplacement d'un professeur. Puis j'ai tenté d'exposer au Salon d'automne en 1947. Refusé !

### **Quelle sera votre chance ?**

J'ai raconté ma mésaventure à un ami peintre, Francis Bott. Il m'a dit : "Qu'iriez-vous faire au Salon d'automne ? Il faut aller au Salon des surindépendants, c'est là que nous sommes tous." J'avais 28 ans. J'ai foncé. J'ai accroché mes toiles avec un petit groupe d'artistes, dont deux étaient les neveux de Picasso. Dans cette France d'après-guerre, la mode était au rouge, au jaune et au bleu. Mes toiles, elles, étaient sombres, et le noir dominait. Elles déton-naient. Elles ont été remarquées par Francis Picabia, Roberta Gonzalez et Hans Hartung. Et voilà.

### **Vous aviez refusé un musée Soulages à Montpellier. Pourquoi avoir accepté qu'il y en ait un à Rodez ?**

Au début, il ne s'agissait pas d'un musée portant mon nom. Marc Censi, alors maire de Ro-dez, est venu me trouver. Il voulait savoir ce que je comptais faire de mes cartons prépara-toires aux vitraux de l'abbatiale de Conques, ce joyau de l'art roman. Il souhaitait les mon-trer, raconter la genèse de mon travail jusqu'à l'invention de ce verre à translucidité modulée. Les cartons étaient dans l'atelier, je lui ai répondu qu'il pouvait les prendre. Puis nous nous sommes revus. Cette fois, ce sont les gravures qui l'intéressaient. Nous savions que beau-coup confondaient la lithographie, la sérigraphie... Il voulait créer un lieu pour éclaircir les choses, montrer comment les œuvres naissent.

**Et vous avez cédé.**

Le coup était bien monté ! J'ai accepté que le musée porte mon nom, mais à une condition : qu'il y ait 500 mètres carrés consacrés à d'autres artistes. Ce qui m'a séduit, c'est l'idée d'un lieu qui mettrait l'accent sur la technique. Dans une œuvre, certaines découvertes débutent par un accident. En gravure, par exemple, plus on creuse, plus c'est noir à l'impression. Un jour, je cherchais à faire un noir encore plus intense. J'ai laissé l'acide creuser la plaque de cuivre quand brusquement un trou s'est fait. En l'imprimant, je me suis aperçu des possibilités que cela offrait.

---

## **“L'OUTRENOIR DÉSIGNE AUSSI UN PAYS AUTRE QUE LE NOIR, UN CHAMP MENTAL QUI LUI EST PROPRE”**

---

**Est-ce aussi par hasard que vous êtes venu à l'outrenoir, en 1979 ?**

Oui. Je travaillais depuis des heures, je ne savais plus où j'en étais. J'étais malheureux, je patageais, je me noyais dans la peinture noire. Je suis allé dormir. Le lendemain matin, Co-lette m'a demandé si elle pouvait voir. Elle était stupéfaite. J'ai compris que je faisais une autre peinture, passionnante.

**Comment traduire l'outrenoir ?**

A l'imitation d'outre-Manche et d'outre-Rhin, qui désignent un autre pays, l'outrenoir désigne aussi un pays autre que le noir, un champ mental qui lui est propre.

**Une plongée dans le noir pour y voir plus clair... N'est-ce pas un défi de restreindre autant sa palette ?**

Ce n'est pas une restriction, c'est une ouverture. Il n'y a rien de plus vaste que la lumière. Elle joue à l'infini.

**Vous arrive-t-il d'introduire quelques pigments de couleurs ?**

Non. Le noir évolue et varie en fonction des outils avec lesquels il est travaillé. Suivant la lumière reçue, telle surface noire, lisse, par exemple, peut être très lumineuse ou totalement sombre.

**C'est pour cela que vos outils ressemblent à ceux des jardiniers ?**

C'est ma nature, ça ! J'ai grandi à Rodez, dans une rue d'artisans. L'artisan procède en sachant l'objet qu'il veut produire et avec quels outils. L'artiste, lui, emprunte des voies différentes et trouve chemin faisant. Quand je suis arrivé à Paris, on me proposait des pinceaux en soie, des manches vernis... J'étais ébahi. Je préfère tremper un bout de papier ou une grosse brosse dans la couleur pour créer deux lumières différentes plutôt qu'un pinceau dont la fonction est déjà programmée. Quand je n'ai pas ce qu'il faut, je le fabrique moi-même.

**Qu'est-ce qui vous fascine dans le noir ?**

C'est la première couleur de la peinture. Il y a trois cent quarante siècles, les hommes descendaient sous terre, dans le noir absolu des grottes, pour peindre avec du noir. C'est aussi la couleur fondamentale. Celle que nous connaissons avant de naître.

---

## **“J'AI TOUJOURS ÉVITÉ LES EMBRIGADEMENTS POLITIQUES”**

---

**Le XXe siècle a vu éclore des nuées de mouvements artistiques, depuis l'expressionnisme abstrait jusqu'au pop art. Vous n'avez jamais fait partie d'un groupe...**

Je suis trop indépendant ! A un moment, on a voulu m'embarquer dans un groupe baptisé “les surréalistes révolutionnaires”. Non seulement je ne suis pas surréaliste, mais en plus j'ai toujours évité les embrigadements politiques ou autres.

**Comment travaillez-vous ?**

J'ai besoin d'être seul et dans le silence. A Sète, je pose un gros caillou devant la porte de mon atelier. C'est le signe qu'il faut me laisser en paix.

**Votre femme a-t-elle le droit d'entrer ?**

Non, Colette respecte ma solitude. Parfois, elle me demande si elle peut voir ce que je viens de finir. J'accepte si je suis sûr du résultat. Sinon, j'arrache la toile du châssis et je la brûle dans mon jardin.

**A quel moment avez-vous commencé à vivre de votre peinture ?**

J'ai d'abord été remarqué à l'étranger, en Allemagne, où j'ai exposé en 1948, et aux Etats-Unis, en 1949. Mais ma première toile a été achetée par la cousine d'un ami, pour un prix dérisoire. J'ai appris récemment qu'elle avait été adjugée plusieurs millions d'euros.

**Et qu'en pensez-vous ?**

Ma femme vous dirait que je ne connais pas la valeur de l'argent. Une œuvre d'art n'a pas de valeur, elle est irremplaçable. Peindre pour vendre est une erreur. Je peins d'abord pour moi. Si d'autres aiment, cela me conforte.